

Désir d'enfant

Nicole Stryckman

« Tout ce qui touche au domaine de ce
premier lien à la mère m'a paru si difficile
à saisir analytiquement, si blanchi par les
ans, vague, à peine capable de revivre,
comme soumis à un refoulement
particulièrement inexorable. »

S..FREUD

Je vous parlerai à partir d'un axe spécifique, à partir de ce point de vue particulier, celui de la psychanalyse. Autrement dit, je vous parlerai à partir de ce que les psychanalystes peuvent apprendre dans l'écoute répétée des dires de leurs analysants. Ce point de vue, vous le savez, n'est pas celui du discours commun, ce n'est pas le point de vue de la raison, ni celui du bon sens. Le point de vue spécifique de la psychanalyse, qui n'est pas le tout de la psychanalyse, ce point de vue spécifique est celui de l'étrange en nous, celui des pensées et des sentiments que nous n'acceptons pas facilement comme étant les nôtres, que nous préférons

rejeter ou ridiculiser.

Les psychanalystes peuvent régulièrement constater que ce qui guide, détermine, motive notre action, nos choix, nos paroles, nos rêves, nos amours, notre agressivité, voire nos haines, sont des pensées et des sentiments qui nous sont souvent inconnus et qui relèvent de l'incompréhensible, lorsque ce n'est pas de l'insensé, de la pure folie. Cet insensé et cet impensé se situent et se structurent dans un lieu de notre corps et de notre psychisme que Freud a appelé l'inconscient. Que ce lieu soit structuré comme un langage – je n'ai pas dit comme notre langage –, tel est l'apport de Jacques Lacan. C'est donc à partir de ce point de vue très particulier – qui n'est évidemment pas le seul par lequel on peut aborder cette question du désir d'enfant – c'est donc à partir de ce point de vue que je vous parlerai.

Vous avez toutes et tous rencontré un jour un enfant qui devient déprimé ou qui produit un symptôme, phobique, par exemple, alors qu'il ou qu'elle a tout pour être heureux(se). Bien sûr, nous trouvons toujours de bonnes raisons pour expliquer, pour donner sens à ce genre de trouble. Néanmoins, si nous avons le courage de regarder les choses en face, si nous avons la franchise qui nous pousse à ne pas nous laisser duper par notre rationalité, voire par notre fréquente tendance à la rationalisation, nous sommes souvent bien obligés de reconnaître qu'une autre force, une autre détermination est en jeu, qui guide nos pas à notre insu. Prenons un exemple qui concerne notre sujet. Il s'agit d'une femme qui a accepté d'être mère porteuse, pour un couple stérile. Au moment de la naissance de l'enfant, elle refuse de se séparer de lui. Comme nous n'avons pas eu cette femme en analyse, nous ne savons ce qui a fait basculer cette femme de son projet d'être mère porteuse d'un fœtus, puis d'un enfant pour une autre femme et un autre homme, « à ce vouloir » garder cet enfant, à ce désir d'enfant. Ce qui est certain, c'est que faire contrat avec le couple demandeur et désirer mettre au monde l'enfant avaient un statut très différent. Ce qui était désiré par la raison, par son conscient, a été confronté à un élément, un processus, un mécanisme, un désir, une pensée, auquel elle ne s'attendait pas, un vœu qu'elle ignorait, et qui cependant agissait en elle et a très probablement partiellement déterminé sa réponse au couple demandeur. Ce mécanisme, ce processus est celui du désir inconscient, ici, le désir d'enfant. Ce que cette femme souhaitait lorsqu'elle conclut son contrat était très différent de ce qu'elle désirait au moment de la naissance. J'ai choisi cet exemple parmi bien d'autres pour vous indiquer que, le désir n'est pas synonyme de souhait, d'envie, de vœu. Qu'il n'est pas synonyme d'instinct ou de pulsion. Il ne suffit pas de dire « je désire » pour que ce soit réellement un désir.

*

* *

Qu'est-ce que les psychanalystes appellent désir ?

Notre corps parlant et notre pensée, notre psychisme, bref ce qui nous spécifie comme être humain, comme être de langage, comme parlêtre disait Lacan appartiennent partiellement au registre de l'inconscient. Ce qui s'inscrit dans cet inconscient, ce qui s'y met en mémoire, se fait forme, se structure, s'y construit à partir de différents processus. Ceux-ci s'originent dans le besoin et le jeu des demandes qui se tissent entre l'enfant et les parlêtres qui l'entourent ses premiers mois. Lorsqu'un enfant naît, il appelle celle ou celui qui veille sur lui par ses mouvements, ses pleurs, ses cris afin que lui soit donné un objet pour assouvir sa faim, pour répondre et satisfaire son besoin. Cet objet, le sein maternel ou le biberon de lait n'est pas un objet quelconque. Il n'est ni aseptisé, ni inhumain. Il lui est donné par un autre sujet humain, un autre parlêtre, le plus souvent la mère, un autre parlêtre dont l'inconscient est là tout aussi agissant que le conscient.

La satisfaction de ce besoin, toujours momentanée, s'accompagne donc de tout autre chose : la présence, la tendresse, l'amour, le don de soi, le don de paroles mais aussi parfois, d'indifférence, d'absence, d'angoisse ou de colère. La manière dont les parents vont répondre à leur enfant, indique qu'eux aussi demandent quelque chose, demande rarement claire et consciente à cet enfant. (Penser par exemple aux réactions de désappointement qui peut affecter une mère dont l'enfant « refuse » le sein, parfois tout simplement parce qu'il est rassasié).

Nous sommes donc là, en ce moment de départ de la vie, en présence :

- des besoins et des demandes de l'enfant ;
- des demandes de la mère et du père vis-à-vis de cet enfant.

On peut ainsi énumérer quelques unes de ces demandes : qu'il mange et grandisse, qu'il soit beau, qu'il soit cet objet dont ils pourront être fiers, qu'il témoigne de leur amour, qu'il donne un sens à leur vie, qu'il consolide le couple en train de se défaire, bref, qu'il vienne cet enfant combler un vide ou obturer un

manque. La mère plus particulièrement demande aussi à son enfant de la reconnaître comme mère. La mère adresse d'ailleurs une même demande à son mari et à ses parents. Eux aussi sont appelés à la reconnaître comme femme et surtout comme mère. Une femme disait un jour : « Je ne veux pas attendre un enfant tant que ma mère sera vivante parce que je ne supporterai pas ce qu'elle me dira comme elle l'a fait pour ma soeur. »

*

* *

Que va produire chez l'enfant cette demande de la mère conjointe à celles du père ?

Ces demandes des adultes nouées, articulées à celles de l'enfant, éveillent celui-ci à la vie et lui permet d'entrer dans le cercle familial, celui des échanges avec ce que cela implique de satisfactions et d'insatisfactions, de plaisir et déplaisir, de don et de refus, d'alternance de présence et d'absence. La clinique psychanalytique des adultes, confirmée par celle des enfants, nous enseigne qu'une des demandes, des questions inconscientes la plus importante de l'enfant est la suivante : que me veut-elle (ma mère) ? Cette question a plusieurs variantes :

Qu'est-ce que ma mère désire ?

Qu'est-ce que ma mère veut que je sois pour elle ?

Qu'est-ce qui en elle à originé mon existence ?

L'enfant, sans le savoir, est animé par l'affirmation suivante : « Ce qui a originé mon existence est mon dû ». Par conséquent, ce que l'enfant demande finalement à sa mère, c'est que lui soit restitué, re-donné, ce qui a fondé son existence, pour qu'il puisse la faire sienne cette existence.

Mais qui donc peut répondre à cette demande ?

Qui donc peut redonner ce lieu d'où s'est originé son existence ? Qui donc peut re-donner cette rencontre de deux désirs dont – par définition, le désir étant

inconscient – les protagonistes ignorent les causes, désirs d'une femme, désirs d'un homme, désirs d'un médecin, voire désirs « de la science » en cas de procréation assistée. Personne ne pourra lui re-donner, lui rendre cette rencontre parce qu'elle est à jamais perdue. Bien plus, en tant que rencontre d'inconscient, elle n'a jamais été « possédée » par la mère comme par le père, et par conséquent par l'enfant, cet enfant qui en est l'effet ou, plus poétiquement, qui en est le fruit. Cet originel, à jamais perdu, alimente notre quête infinie du bonheur, notre quête du savoir et entretient notre vouloir vivre mais qui, à certains moments nous pousse à « vouloir mourir ».

C'est cela le désir

Le désir n'est pas une quête d'un objet ou d'une personne qui nous apporterait satisfaction. Il est la quête d'un lieu, la recherche d'une retrouvaille d'un moment, de bonheur sans limites, bref, la quête d'un paradis perdu. Comme l'écrit avec beaucoup d'émotion Françoise Lefèvre : « (...) *l'essentiel c'est le désir. L'absence. Le vide. Le néant. Tout ce désir sans objet. Ce désir fou qui fait dire : "Je suis vivante. Je suis vivante." (...) Non, je ne me souviens d'aucun instant où le sentiment de bonheur, tel un poison, n'ait été aussi celui du bonheur perdu. Je pressentais que la vie serait faite d'arrachements. J'avais raison.* » Le désir de ces retrouvailles impossibles, impossibles parce qu'elles sont par définition incestueuses et meurtrières, ne peut trouver satisfaction. Ce désir sera donc refoulé dans l'inconscient. À ce désir refoulé, donc inconscient, se substituent différents désirs parmi lesquels : le désir d'enfant.

Le désir d'enfant est donc une des modalités de retrouvailles et de satisfaction des premiers désirs incestueux et meurtriers de tout être parlant, de tout parlêtre, qu'il soit femme ou homme. Le désir d'enfant n'est donc pas un désir qui serait là, agissant dès notre origine – comme le serait un instinct parental, maternel ou paternel. Il se construit – comme je pense vous l'avoir bien indiqué – et s'élabore à partir de nos désirs inconscients premiers.

Ce terme « désir d'enfant » a été galvaudé. Souvent, il se réduit au « vouloir un enfant », au vœu conscient d'avoir ou de posséder un enfant. Ceci a pour conséquence que l'expression « enfant non désiré » est devenue synonyme d'enfant accidentel. Or, comme nous le montre la clinique psychanalytique, un certain nombre de ces enfants furent comme les autres le fruit d'un désir

inconscient qui se repère, par exemple, dans l'oubli de la pilule, ou l'erreur de calcul, ou le rapport sexuel réalisé malgré le risque de fécondité. Comme l'écrit M-M. Chatel dans son article « Le désir escamoté », il s'est installé aujourd'hui une « *équivalence fâcheuse* » entre l'enfant désiré et l'enfant programmé. Autrement dit, entre l'enfant du désir inconscient et celui du voeu conscient ou de la volonté délibérée.

Le désir d'enfant est un désir – inconscient donc – commun aux deux sexes, mais il me semble néanmoins bien plus présent chez la femme que chez l'homme.

Comment expliquer cela ?

Le désir d'enfant promet, introduit la femme – dans et par le réel de son corps – à la maternité, maternité qui sera preuve de sa sexualité en tant que femme, autrement dit, de sa féminité. Le désir d'enfant fait entrevoir à la femme cette maternité, cet aspect de sa féminité. La clinique psychanalytique nous apprend en effet qu'au niveau de l'inconscient, une femme réalise et vit sa féminité entre autres grâce à ce désir de maternité– réel, imaginaire et symbolique. La clinique nous apprend aussi qu'un refus de la maternité est toujours un refus de la féminité.

L'Homme

Un homme, par contre, n'accède pas seulement à la masculinité par la paternité, mais bien davantage par ses modalités de rapports aux femmes et au discours social. Très souvent, d'ailleurs, un homme ne dit pas « j'attends un enfant », mais bien « nous attendons un enfant », « ma femme est enceinte ». Et pendant un certain temps, le discours qu'il tiendra sur cet enfant aura comme médiateur sa femme ou/et la mère de l'enfant, c'est-à-dire la femme qu'il a rendue mère et, comme me le disait un analysant, « pleinement femme ». On perçoit là, comment la femme est médiatrice entre son désir et l'effet de ce désir qu'est l'enfant. Un homme, dans la dialectique et la logique du désir, désire procréer. Cette procréation porte en même temps sur la femme et sur l'enfant puisqu'elle constitue la femme comme mère et porteuse de l'enfant. Dans cette dialectique du désir, ce qui importe le plus chez l'homme c'est de procréer, d'être procréateur et donc père et non pas de désirer un enfant.

Qu'est-ce que procréer pour un homme ?

Pour un homme, procréer, c'est tenter de jouir de la différence sexuelle qu'il y a entre lui et la femme et désirer incarner cette jouissance dans la transmission d'un nom, d'un signifiant. C'est être père du nom. L'enfant sera là le signe et le porteur de cette jouissance. Il sera le signe et le porteur de la transmission de la filiation.

Procréer pour un homme, c'est aussi réactualiser ce qui a uni son père et sa mère. C'est donc le retour vers la femme, vers le lieu de la maternité. Comme le dit un héros du roman de Tobie Nathan : « *En l'aimant ce jour-là, j'ai pensé que je lui faisais un enfant et j'ai décollé comme jamais. J'aurais voulu passer des jours à dormir dans ses entrailles* » .

Procréer, c'est aussi faire preuve de sa virilité, de sa masculinité.

Ceci, très rapidement dit, vous indique que la paternité relève avant tout de l'instance symbolique – contrairement à la maternité qui, elle relève avant tout du réel. C'est pourquoi pour un homme, une psychose peut se déclencher lorsqu'il lui est annoncé qu'il va être père. Lorsqu'il a à inscrire pour lui le signifiant « père » : « Tu es le père de cet enfant ». Si dans sa structure symbolique à lui, ce signifiant « père » n'a pas été inscrit préalablement, une psychose peut se déclencher. Par exemple, cet homme, à qui on annonce qu'il va être père, produit immédiatement une hallucination qui dit : « Tu es saint Thomas ». Pour un homme, une psychose peut se déclencher à ce moment précis. Pourquoi ? Parce que la paternité interroge le rapport de l'homme à l'ordre langagier, à l'instance symbolique. La paternité n'interroge pas l'homme dans son corps masculin. Cette observation a déjà été faite hors du champ de la psychanalyse. Dans son livre *Bonjour l'aurore*, le gynécologue B. Fonty, écrit : « *En fait, je le répète, le corps masculin ne peut servir de lit biologique au désir d'enfant. La paternité dans son désir, sa reconnaissance, suit un autre chemin. Il lui faut une justification de filiation, sinon une justification sociale. La parole est nécessaire à l'homme mais non le corps comme en témoigne la vocation paternelle de ces pères d'enfants issus d'une insémination artificielle avec sperme de donneurs* » Ceci nous montre bien l'importance fondamentale du signifiant « père » dans l'inconscient.

Le couple

La question qui se pose à nous est la suivante : est-ce le désir d'enfant qui « produit » du couple ?

Ce n'est pas le désir d'enfant qui produit du couple, qui fait qu'un homme fait couple avec une femme, mais le désir d'être aimé. Le livre de Françoise Giroud et de Benard-Henry Levy, *Les hommes et les femmes*, le rappelle bien. Ils nous disent que ce que les uns et les autres demandent, c'est d'être aimés. «*Aimez-moi, aimez-moi, c'est la revendication la plus pathétique, mais la plus constante que les gens expriment tous en permanence*». Ce désir d'être aimé aura comme expression, comme actualisation, le désir sexuel.

Pour l'homme, ce désir se réalisera par la jouissance de la différence sexuelle puisque c'est de cette différence que l'homme est désirant. Tandis que la femme fait couple avec un homme ou avec cet homme parce qu'elle veut bien sûr être aimée mais aussi parce qu'elle veut un enfant et être aimée de cet enfant. Pour l'homme, l'enfant sera toujours l'effet de son rapport à la différence sexuelle et donc à l'ordre du langage. Tandis que pour la femme, c'est aussi le cas, mais pas nécessairement. Pour un homme, l'enfant est l'effet de son désir pour la femme. Pour la femme, le désir pour l'homme est le plus souvent l'effet de son désir d'enfant. Mais quoi qu'il en soit, l'enfant pour le couple sera toujours signe de ce couple et donc sa venue changera les rapports du couple. En effet, il arrive dans un milieu, un environnement, une économie affective, celle du couple, celle où son père et sa mère ont une place spécifique l'un vis-à-vis de l'autre et l'un et l'autre vis-à-vis de l'enfant. Nous constatons nous-même dans notre propre vie ainsi que dans notre pratique que la manière dont la mère va investir son enfant sera dépendante de sa relation au père de cet enfant. La relation du père à l'enfant sera dépendante, dans un premier temps, de sa relation à la mère et de la relation que celle-ci entretient avec lui et cet enfant. P. Aulagnier nous faisait remarquer que « *l'analyse de la relation infans-mère ne peut se séparer de celle de la relation du couple* » .

Dans cette sémiologie du couple, l'enfant peut avoir plusieurs effets :

- Un effet organisateur de l'intrication pulsionnelle, en termes freudiens, ou de l'implication signifiante, en termes lacaniens.
- Il peut aussi avoir un effet désorganisateur de cette intrication, de cette implication pulsionnelle et affective. Une des raisons en est la suivante : le fait de devenir mère ou père réactive plusieurs mécanismes pulsionnels,

psychiques, signifiants et, notamment, la dialectique désirante elle-même dans sa double dimension meurtrière et incestueuse ; dimension qui s'est réorganisée avec la dialectique oedipienne. Devenir parents réactive cette dialectique oedipienne. Dans le cas de névrose, l'enfant sera souvent le symptôme du couple. Tandis que dans le cas de la psychose, l'enfant sera le révélateur du symptôme du couple parental.

Tous ces mécanismes inconscients nous sont plus clairement mis à jour au moment de séparation, de divorce des parents.

La femme

Pour une femme, le désir d'enfant comporte plusieurs facettes : désir de maternité – désir d'être enceinte –, désir d'accoucher – désir de mettre au monde un enfant. Faut-il conclure que ces désirs sont équivalents ? Il est évident que la réponse est négative. Une femme peut désirer être enceinte et rien qu'enceinte, c'est-à-dire que ce désir ne débouche pas sur celui d'accoucher d'un enfant. Elle peut désirer seulement vivre et revivre ce moment, ce « temps-espace » de la grossesse. Nicole Malinconi, dans une interview à propos de son livre *Hôpital silence*, rapportait les propos suivants d'une femme lors de son deuxième avortement : « *Être enceinte est toujours heureux (...), mais je ne veux pas avoir un nombre illimité d'enfants* » .

Revenons un instant encore sur cet état de grossesse, cet état de plénitude à laquelle plus rien ne manque, à cette expérience d'une « chair de ma chair », d'un « quelque chose qui bouge dans mon ventre » et qui vient combler, compléter le vide creuser par ce qui me manque. Ce temps de la grossesse est très souvent revêtu d'une dimension sacrée, par la mère comme par ceux qui l'entourent, parfois même par ses ennemis. « Cet enfant, disait une femme, je le porte en moi comme avant on portait le Saint-Sacrement ». Le temps de la grossesse est le temps de l'attente, le temps de la réalisation du désir de l'attente. Il est parfois le temps du désir de mettre l'homme en attente, façon de se venger de lui ou sur lui... Une femme attend L'Enfant, puis... « un » enfant vient au monde, cet enfant-là, bien particulier, vient de naître.

Le désir d'être enceinte est donc un désir différent de celui d'accoucher et de la

mise au monde d'un enfant. Cela se dévoile souvent au moment de l'accouchement dans ces moments d'étonnement et de surprise de la mère découvrant son enfant. Cette différence s'énonce parfois dans des phrases telles que celles-ci : « J'attendais un enfant et lorsqu'il est né, ce n'était plus le même. J'étais horrifiée et c'était irréversible » ; « Je guettais le moment du passage du dedans au-dehors pour voir si ce serait le même ». Même si elle ne dit pas « ce n'est pas le même », lors de l'accouchement, la mère confronte, compare toujours l'enfant réel, l'enfant de la réalité à l'enfant attendu, à l'enfant qu'elle avait de long mois imaginé et espéré.

*

* *

Tâchons à présent de répondre à la question suivante : que perd la femme, la mère, au moment de l'accouchement ?

Je ne pense pas que l'on puisse dire qu'elle perd cet enfant attendu. Il reste bien là, jusqu'à ce qu'elle en fasse le deuil. Ce qu'elle perd, c'est l'état de grossesse, de plénitude, c'est « l'être pleine ». Et le langage nous indique bien qu'être enceinte relève de l'être tandis qu'avoir un enfant relève de l'avoir. Lors de l'accouchement, la mère perd une part de son être, une part de cet être qui avait tout pouvoir sur cet être en elle. Pendant ce temps de l'attente, la mère a en effet tout pouvoir sur le fœtus, sur cet enfant, et notamment le pouvoir de vie et de mort. Son destin biologique, les modifications de son corps, les expressions de son désir qui s'actualisent dans ses modalités d'existence (consommation de tabac ou de drogue) et ses maladies (rubéole, sida...) transmettent à l'enfant avec la vie, la maladie et la mort plus ou moins proches. Toutes les expressions somatiques et/ou psychiques de la vie de la mère affectent la vie de l'enfant attendu. M-M. Chatel affirme ainsi que « l'expérience psychanalytique montre que la procréation est psychosomatique c'est-à-dire un effet somatique des symboles du désir ». Les femmes comme les gynécologues savent bien que cette non-identité entre celui que la mère attend et celui qui naît bouleverse l'équilibre de la mère, tantôt légèrement (rappelez-vous les tristesses ou les vagues à l'âme plus ou moins prononcés), tantôt d'une manière un peu plus spécifique (les gynécologues connaissent bien ces moments dépressifs de certaines de leurs patientes), tantôt de façon plus radicale encore : je pense à ces modifications de la

place que la mère occupe dans l'univers symbolique dont témoigne les psychoses puerpérales. Ces psychoses puerpérales peuvent parfois amener la mère à tuer son enfant. À la naissance de l'enfant s'opère donc pour la mère, pour la femme, un double renversement dialectique. D'une part, l'enfant de l'attente, l'enfant de la grossesse d'imaginaire et symbolique qu'il était, devient réel et séparé du corps de sa mère dont il ne dépend plus pour sa vie. Elle perd cette part d'elle-même qui lui procurait un plaisir et une jouissance auto-érotique. D'autre part, la mère, de réel qu'elle était, en tant qu'elle attendait dans le réel de son corps devient pour son enfant mère symbolique en tant qu'elle apporte le langage et qu'elle peut être nommée en son absence, imaginaire en tant que l'enfant va construire certaines représentations, certaines images de sa mère. Elle n'est plus indispensable dans le réel de son corps à la vie biologique de son enfant. Suite à cette naissance, un nouveau dialogue s'établit entre la mère et l'enfant grâce à la langue maternelle, celle qui donne à l'enfant son identité psychique et corporelle, et son identité sexuée par la fonction paternelle.

Du statut de mère qui satisfait pleinement les besoins de son enfant, la femme passe à celui de mère qui répond

mais pas toujours,

mais pas comme elle devrait,

mais pas comme l'enfant demande,

mais pas selon les prescriptions du père, de la grand-mère
ou du grand-père, etc.

Au cœur de cette insatisfaction, la mère comme l'enfant savent qu'ils ont une dette. La mère est en dette d'avoir reçu cet enfant, en dette par rapport à un homme ou encore par rapport à la science ou à la technique médicale. L'enfant se trouve en dette d'avoir reçu la vie réelle de sa mère. De cette dette, l'enfant n'arrivera jamais à s'acquitter, sauf par la mort. Cette dette engendre de la culpabilité qui de ce fait est toujours liée à la sexualité de la mère. Dans ce très beau livre, *L'accompagnatrice*, le personnage principal dit ceci :

« Vraiment, est-ce la peine de se sentir blessé par sa propre mère parce qu'on vous a craché à la figure dès avant votre naissance ? Il est arrivé – et plus d'une fois – que des offensés de ce genre aient donné des êtres vrais, des êtres bons et fiers. L'affaire n'est pas dans la naissance, mais dans quelque chose d'autre. Et on aura beau me dire que

n'importe quel moucheron n'a pas le droit de prétendre à la magnificence universelle, je ne cesserai d'attendre et de me dire : tu ne peux pas mourir, tu ne peux pas te reposer, il y a encore un être qui se promène sur la terre. Il y a encore une dette que, peut-être, tu pourras un jour recouvrer... »

Nous avons glissé du désir d'être enceinte au désir d'accoucher et au désir d'enfant. Arrêtons-nous plus particulièrement à ce désir pour la femme et considérons à présent la complexité de ce désir qui est à la fois désir d'objet et désir de sujet. Cette duplicité de fait me permet de dire que lorsque la femme désire un enfant, elle en désire au moins quatre :

- un enfant de rêve ;
- un enfant « fou » ;
- un enfant mort ;
- un enfant réel.

L'enfant de rêve

L'enfant de rêve, l'enfant du fantasme, est cet enfant construit par les rêves du couple parental, homme et femme, par ceux du gynécologue, par ceux de la science médicale, constructions alimentées par le discours social sur l'enfant – constructions qui s'expriment notamment dans les préparatifs des parents pour sa venue. Cet enfant est donc le fruit de vœux et de souhaits conscients et inconscients nourrit par l'imaginaire. Comme l'écrivait Patrick De Neuter :

« Chacun sait que cet enfant de rêve est radicalement différent du fœtus gonflant l'utérus, comme de cette organisation complexe de muscles, d'os, de réflexes, de viscères, etc. dont le pédiatre prendra soin après la naissance. Chacun sait aussi la perte que vivent les mères

lors de la naissance : dans cette rencontre de son enfant de rêve avec l'enfant concret, d'elle détaché et pourvu d'un sexe déterminé. Cet enfant de rêve, qui bientôt sera confronté à l'enfant concret, n'est d'ailleurs lui-même que l'héritier de rêves plus anciens.»

Cet enfant de rêve est donc celui qui est présent dans l'univers de chacun et chacune depuis l'enfance. Il a fait partie des rêves des petites filles et des petits garçons que nous avons été. Si vous ne vous en souvenez pas, vous avez certainement déjà pu observer les diverses formes que prennent, chez les enfants, leurs jeux de poupées. Voici à ce propos une nouvelle vignette clinique. Une analysante rapporta un jour à son analyste une petite saynète souvent répétée avec son petit voisin. Un couple se sépare, le mari part chercher fortune à l'étranger. Revenant au bout de quelques années, fortune faite, il vient l'offrir à sa femme. Celle-ci l'accueille en lui disant : « Tu vois, je me suis conduite magnifiquement. Moi non plus je n'ai pas perdu mon temps pendant ton absence ». Et la petite fille, dans le rôle de la femme, d'ouvrir le rideau sur une rangée de dix poupées. Ce jeu indique le rôle qui peut être attribué à l'enfant dans le rêve d'une petite fille ; il indique en outre le rôle du désir des parents dans la construction de ce rêve. Cette analysante associa en effet le souvenir de ce jeu à un autre, fort pénible celui-là, souvenir dont elle ne voulait rien savoir : celui du départ de son père, qui avait lui aussi quitté un certain temps la maison familiale. L'enfant de rêve est aussi créé à l'image de l'enfant de rêve des parents, mais aussi de l'enfant que l'enfant rêve de procréer avec l'un ou l'autre de ses parents. Sur base de nombreuses observations de ce genre, on peut affirmer qu'en chacune et chacun de nous sommeille un ou plusieurs enfants de rêve, enfant qui fut bercé par l'imaginaire de l'enfant, enfant dont l'enfant n'a pas toujours un savoir conscient, enfant qu'il a désiré avoir comme ses parents en ont eu ; enfant qu'il ou qu'elle a souvent souhaité consciemment ou inconsciemment procréer d'abord avec sa mère, ensuite avec son père.

L'enfant de rêve est donc un enfant incestueux, ou si vous préférez, un enfant oedipien. Cet enfant du désir oedipien est très souvent présent dans les couples : l'enfant aîné est appelé à occuper cette place. Autrement dit, l'enfant aîné est pour certains conçu par les parents adultes dans un rapport imaginaire amoureux et sexuel avec l'un de ses deux parents. Ce désir d'un enfant oedipien, incestueux, affecte, notons-le, tout autant l'enfant que son père ou sa mère. C'était clairement le cas, par exemple, de ce père qui, prenant sa fille de trois jours dans ses bras, pensait déjà avec angoisse et jalousie, qu'un jour un autre homme lui prendrait sa fille, et ferait un enfant avec elle.

Un autre enfant de rêve est celui de l'autre sexe, du genre auquel on n'appartient pas et auquel, pour une raison ou pour une autre, à un moment ou à un autre, on aurait pu vouloir appartenir. Une femme peut ainsi désirer avoir le garçon que sa mère regrettait de ne pas avoir mis au monde. Inversement, un homme peut rêver d'avoir la fille que son père regrettait n'avoir jamais eue. Ce que peut très bien percevoir un enfant tel celui qui affirmait quarante ans plus tard : « Ma grand-mère ne m'a pas regardée, parlé, parce qu'elle ne voulait pas que sa fille ait une fille mais bien le garçon qu'elle n'avait jamais eu »

Vous remarquez qu'ici comme souvent, l'enfant de rêve se construit sur plus d'une génération.

L'enfant objet – L'enfant fou

Pour parler de cet enfant objet, partons des propos d'une mère qui nous indique très clairement une des places que cet enfant occupe dans son inconscient. Elle avait déjà eu un premier enfant et en souhaitait un deuxième. Elle nous dit : « C'est impossible ce deuxième enfant (...) parce qu'il va prendre, dans mon ventre, la place du premier ».

Cet énoncé peut bien sûr signifier différentes constellations de son désir :

- Il se peut que cette mère soit animée par une pensée délirante, qu'elle croit que son premier enfant est toujours réellement dans son ventre.
- Il se peut aussi que cette place vide soit un signe – et non un signifiant – de la place du premier qui ne peut être occupée par un autre parce qu'elle incarne cette part de son corps à jamais perdue, ou encore, la place de sa propre mère dont elle ne s'est jamais séparée.
- Il se peut aussi que l'enfant soit vécu comme étant hors du ventre maternel mais qu'il soit refusé en tant qu'être différent d'elle-même. Il est hors d'elle tout en restant partie d'elle-même.

L'enfant objet est un enfant qui, dans la structure désirante de la mère, est réduit à

incarner, d'une façon ou d'une autre, cette part de son corps à jamais perdue et qui cause son désir. Autrement dit, cet enfant est réduit à être l'objet cause du désir de la mère. Un tel enfant, la mère ne veut le perdre à aucun prix : soit pour pouvoir en jouir, soit encore parce qu'elle y trouve un support essentiel à sa structure subjective et un sens indispensable à son existence. Il est identifié comme objet réel du désir de la mère en tant que « *désir narcissique de fusion léthale* » comme l'écrit J. Kristeva , désir différent que celui que la mère peut éprouver par ailleurs pour un homme.

Dans son livre sur la dépression et la mélancolie, J. Kristeva donne un bon exemple clinique de cette fonction de l'enfant. Il s'agit d'une femme, elle l'appelle Isabelle, qui décide d'avoir un enfant « *au moment le plus sombre d'une période dépressive* ». Elle dit : « *J'ai envie de l'enfant, pas de son père* ». Dès le moment où elle attend cet enfant, l'angoisse de malformations du fœtus, angoisse très courante chez les femmes enceintes, devient chez elle « *d'un paroxysme suicidaire* ».

« Elle imaginait que son bébé mourait au cours de l'accouchement ou bien naissait avec un grave défaut congénital. Elle le tuait alors, avant de se donner la mort, mère et enfant se retrouvant de nouveau réunis, inséparables dans la mort comme dans la grossesse. La naissance tant souhaitée se transformait en enterrement, et l'image de ses funérailles exaltait la patiente, comme si elle n'avait désiré son enfant que pour la mort. Elle accouchait pour la mort. L'arrêt brutal de la vie qu'elle se préparait à donner, ainsi que la sienne propre, était destiné à lui épargner tout souci, à la soulager des ennuis de l'existence. La naissance détruisait avenir et projet »

Dans cette dépression, l'enfant fonctionne comme un unifiant qui vient là prendre cette fonction de sinthome au sens où Lacan l'a dégagé à propos de Joyce dans son séminaire sur *Le sinthome* .

L'enfant mort

Cet enfant est celui qui est l'objet de vœux mortifères de la mère, du père, de la famille, des médecins, vœux qui ne font que répéter ceux dont les parents eux-mêmes ont été investis.

Il est aussi celui qui incarne l'objet des deuils impossibles à faire par une femme :

- Deuil de son non-accès à une maternité réelle ;
- Deuil, impossible à faire, de la mort réelle d'un enfant précédant ;
- Deuil, impossible à faire, d'elle-même, de son corps, de sa vie, lorsqu'elle est séropositive et veut à tout prix attendre un enfant.

Il est souvent difficile d'accepter qu'une mère puisse éprouver des vœux mortifères pour son enfant. Néanmoins, la clinique psychanalytique nous enseigne que de tels vœux sont toujours plus ou moins présents chez une mère.

Prenons une observation clinique qui met en évidence ce type de vœux . Elle concerne un jeune adulte, que l'auteur nomme Lucien, qui se suicide à l'âge de vingt-deux ans. Tant qu'il était vivant, ce fils avait maintenu enkystées à la fois la psychose de son père et la dépression de sa mère. On sait aujourd'hui qu'il incarnait en outre la mort, mort qui faisait « naissance commune » pour ses deux parents. À la naissance du père, celui-ci fut en effet laissé pour mort, le médecin accoucheur avait dit : « Sauvez la mère ». La grossesse de la mère de Lucien est hantée par le récit de la naissance de son mari. La naissance de Lucien n'est pas sans lien avec la mort puisque, depuis sa naissance, sa mère fait dépression sur dépression, façon de dire à son fils, ta vie ne me suffit pas.. Lucien était considéré par son père comme « un enfant exceptionnel, un as, un dieu... ». Mais, lorsqu'il change d'études et abandonne la réalisation des vœux du père, ce dernier cesse de lui parler, autrement dit, nie son existence. Peu de temps après, Lucien se suicide. « Il avait tout pour être heureux » dit encore le père.. À partir de cette mort, le couple développe un délire à deux qui les conduit à cette certitude que le Dr X a aidé Lucien à se suicider. Le Dr X est coupable et doit donc mourir. Et les parents se retrouvent réellement meurtriers.

On voit donc ici comment ce thème de la mort peut unir les trois membres d'une famille :

d'abord, le couple ;

puis les parents d'un fils unique ;

puis le fils unique lui-même qui ne peut échapper à ce trait unifiant et met en acte lui-même la mort .

« *Il s'agit d'une impasse généalogique et bientôt d'une faillite symbolique généralisée : fils suicidé, parents assassins, trois meurtriers* », dit M-J Gérard-Segers . J'en ajouterai un : le médecin qui, au moment de la naissance du père a prononcé cet impératif « sauvez la mère ». Lucien n'a pu qu'incarner, réaliser ces divers vœux et désirs inconscients mortifères. Il est le révélateur du symptôme du couple. En effet, sa mort défait le nouage R.S.I. pour ce couple et déclenche le délire.

Il arrive qu'une mère ait réellement perdu un enfant avant d'attendre le suivant. Il est fréquent qu'elle n'ait pu en faire complètement le deuil, surtout en cas de fausse couche ou de mort périnatale. Cette mort est dans certains cas marquée, gardée dans la mémoire de la famille par un silence pesant et lourd qui rendra cet enfant mort bien plus présent que les autres. Dans d'autres cas, sa mémoire sera entretenue par une vénération du petit mort qui l'élève à une place « hors du commun », une place de héros. Il arrive que le nom de cet enfant mort soit donné à un enfant puîné. Le destin de ce dernier sera immanquablement marqué par cette mort. Comment, en effet, ce nouvel enfant pourrait-il ne pas être tenté de rejoindre d'une façon ou d'une autre – dans la maladie par exemple ou dans la dépression –, celui dont il porte le nom et qui semble faire l'objet essentiel d'amour et de vénération de ses parents ? Et l'on voit la confusion possible entre le désir d'un enfant qui vient remplacer un mort et le désir d'un enfant comme mort, voire d'un enfant mort. Cela veut-il dire qu'il ne faille jamais donner à un enfant, le nom d'un mort, d'un grand-parent mort par exemple ? Pas du tout évidemment. Comme le disait Françoise Dolto, ce qui est pathogène, c'est de donner le nom, plus exactement le prénom, de quelqu'un qui n'était pas symbole de vie au sens de procréation et de filiation. Comme nous le savons bien, le don du prénom est toujours une invitation à l'identification, une invitation à devenir comme celui qui a porté ce prénom par le passé. Et s'il n'est pas une invitation effective de la part des parents, il sera souvent perçu comme une invitation par l'enfant.

Il est un autre deuil impossible pour un sujet, celui de sa propre mort, dont témoigne le désir d'engendrer des femmes séropositives. Je n'ai pas d'expérience clinique de femmes séropositives qui désirent néanmoins mettre au monde un enfant, mais ce qu'il m'est revenu de leur propos me semble permettre de formuler l'hypothèse suivante. Par cette grossesse, elle demande à l'enfant

d'incarner leur propre mort et, par voie de transfert, c'est-à-dire en faisant le deuil de leur enfant vivant mais bientôt mort, elles effectuent imaginativement le deuil à venir de leur propre corps. Elles nous disent, en effet, transmettre un virus et non la mort. Il y a dans leurs discours, dans leurs dires, une dénégation de la transmission d'une mort réelle et prochaine de leur enfant. Le désir d'enfant ne s'inscrit pas pour elle dans un désir sexuel visant à créer de l'autre, un autre être, mais plutôt du même, du Un unifiant, de l'identique. Un plus un égale Un, dans la mort. Une mère plus un enfant unis, ré-unis dans la mort. Après la naissance de l'enfant, le temps sera de nouveau pour sa mère, temps d'attente, attente de la maladie, attente de la mort. Dès cette naissance débute le syndrome que les anglo-saxons appellent le « waiting-syndrom ».

Ce dont ces mères parlent aussi, c'est de leur culpabilité. Mais cette culpabilité ne porte pas sur la transmission de la mort, seulement sur la transmission du virus. Et aussi sur l'abandon probable de leur enfant avant qu'il n'ait plus besoin de leur présence et de leurs soins.`

L'enfant réel

Venons en pour conclure à ce quatrième enfant que j'ai appelé l'enfant réel, l'enfant de la réalité et encore l'enfant sujet. Cet enfant, né dans un corps réel, s'inscrit dans une lignée, une filiation ordonnée par sa nomination. Cet enfant est un don, un effet de la rencontre de deux désirs sexuels. Il n'est ni un dû, ni un droit. Il est le fruit d'une demande d'un désir d'un homme et d'une femme, dans certains cas, il est le fruit d'un couple ou d'une femme seule à la technique médicale.

Pour l'homme, l'enfant est plus particulièrement celui qui assurera sa descendance, celui par lequel le nom va se perpétuer. Il est aussi le témoignage de sa puissance virile et le signe que l'homme a accompli son devoir vis-à-vis de l'Autre ancestral.

Pour qu'un enfant ne soit pas seulement objet de la jouissance du couple ou de l'un ou l'autre des partenaires, ceux-ci doivent se référer, dans leur inconscient, à un élément tiers, l'Autre du langage, le Nom-du-Père. Cet enfant sujet, ne sera donc pas uniquement l'objet du désir de sa mère ou de son père, ni de quelqu'un d'autre de son entourage. Il sera sujet reconnu dans sa différence, sujet d'un désir singulier. Cet enfant sujet, ne sera pas réduit à l'état d'objet. Il sera néanmoins

assujetti à l'univers du langage, à ses lois, ainsi qu'à celle de l'interdit de meurtre et de l'inceste. Paradoxalement, c'est à partir d'un tel assujettissement que l'enfant deviendra sujet désirant, libre d'assujettissement aux univers maternel, paternel et familial. C'est d'ailleurs dans une confrontation avec ses univers qu'il va se constituer – dans l'enfance d'abord, dans l'adolescence ensuite comme vous en avez sans doute eu tous et toutes l'expérience. C'est ainsi qu'il va inscrire ses désirs et ses jouissances singulières. De cet ordre du langage, structurant, co-créateur du sujet, le père et la mère sont les premiers représentants pour l'enfant. Pour adoucir le traumatisme qu'implique pour l'enfant son entrée dans le monde du langage, la mère entoure l'enfant de son amour. L'amour maternel est un amour qui assure à l'enfant une place définitive. Il est amour sans condition. C'est pourquoi, comme vous savez, il est toujours un peu aveugle. Il est souvent vécu comme étouffant bien que ce soit un amour qui veut et qui veut seulement la vie de l'enfant.

La pièce de Bertolt Brecht *Le cercle de craie caucasien* redit à sa façon cet amour maternel qui veut avant tout la vie pour son enfant. Résumons brièvement la trame du récit. Lors d'une émeute tout le monde doit fuir. La femme du gouverneur part en emportant bijoux, parures et domestiques. Elle oublie son fils. Cet enfant, de haute naissance, est trouvé par une mendicante qui le sauve de la mort au risque de sa vie car cet enfant est recherché par les émeutiers. À la fin du récit, lorsque la révolution est finie, la famille du gouverneur revient et la mère génitrice, la « mère de naissance », réclame son enfant et tous les autres « objets » qu'elle avait abandonnés en partant. Grouchka, la mendicante, veut garder cet enfant qu'elle aime. Le juge propose alors l'épreuve du cercle, afin de déterminer, d'identifier, qui est la vraie mère. L'enfant est placé au milieu d'un cercle de craie et le juge dit : « *La vraie mère sera celle qui aura la force de tirer l'enfant hors du cercle* ». Grouchka dit alors : « *Je l'ai élevé ! Vous voulez que je le déchire ?* » Et le juge de conclure « *La cour a établi qui est la vraie mère* » et de remettre l'enfant à Grouchka. Cette femme n'aimait pas seulement cet enfant en tant qu'objet venant combler un vide en elle, un manque originaire. Elle ne l'aimait pas seulement comme objet venant satisfaire ses désirs oedipiens de jouissance narcissique mais aussi, et principalement, comme sujet pour la vie. Son amour maternel est un amour qui autorise l'enfant au départ, à l'amour hors du cercle de famille.

Une des fonctions paternelles consiste précisément à marquer l'amour, le désir et la jouissance de la mère, de telle sorte que ceux-ci deviennent amour, désir et jouissance d'un sujet séparé d'elle, et prêt au départ, protection maternelle indispensable à l'origine, mais mortifère sans cette ouverture vers l'avenir.

Peut-être que l'expérience psychanalytique peut aider les mères à accepter cette nécessaire séparation en soulignant que, quoi qu'il en soit, elles resteront toujours dans l'inconscient de leur fils comme celui de leur fille cette « Chose », comme disait Freud. Ce paradis perdu, ce point de référence, ce lieu d'un amour sans condition dont ils garderont la nostalgie toute leur vie durant. Au désir inconscient d'enfant de la mère répond en effet un inaltérable désir conscient de l'enfant pour sa mère, désir qui se dévoile dans toute la cure, quand bien même, apparemment, superficiellement c'est l'agressivité ou la haine qui semble dominer dans la relation de l'enfant devenu adulte pour sa mère.

Chez certains, comme Tournier, cet amour et cette nostalgie sont tout à fait conscients et s'avouent sans détour. Le texte intitulé *Les fiancés de la place* décrit fort bien cette nostalgie.

« Cependant que je me faisais ces réflexions, à quelques mètres de moi la palabre allait bon train. Au centre du groupe, la maman, plus toute jeune, un peu corpulente déjà, serrait en silence sur ses genoux le plus jeune, six ans peut-être. Mais autour d'eux les adolescents parlaient avec animation d'un concours de beauté avec élection d'une "miss" locale organisée le soir même au casino. On lance des prénoms de demoiselles ayant des chances de vaincre. Les filles se défient, intimidées et envieuses, affichant un détachement apparent pour ce genre de manifestation.

Soudain, un ange passe, et on entend la voix du petit garçon : "Mais toi, maman, pourquoi tu ne te présentes pas au concours de beauté ?"

Stupeur d'un instant. Puis hurlements de rire des adolescents. Ce gosse, quel idiot ! Non mais, tu vois sa maman au concours de beauté !

Mais, au milieu de tout ce bruit, il y en a deux qui ne disent rien. Le petit garçon qui ouvre de grands yeux et qui regarde passionnément sa mère. Il ne comprend rien, mais vraiment rien du tout à ce déchaînement de gaieté grossière. Il a beau écarquiller les yeux, ce qu'il voit indiscutablement, c'est la plus belle des femmes.

Et la maman, plus toute jeune, un peu corpulente déjà, qui regarde son petit garçon. Non, qui se regarde avec

émerveillement dans les yeux de son petit garçon.

Les fiancés de la plage... ! »